

La thèse de doctorat de M. le professeur Both : II.

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise
d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **71 (1942)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

2. un certain nombre de cartes de remboursement sont revenues impayées ; les intéressés voudront bien réparer cet oubli en versant le montant de 6 fr. 25 au compte de chèques IIa 153, Administration du *Bulletin pédagogique*, Fribourg.

Avis

Il nous est revenu que, à plusieurs reprises, des œuvres à but charitable, des administrations se sont adressées directement au corps enseignant pour solliciter la collaboration des élèves en vue de collectes, ventes diverses, concours, etc.

Nous rendons le corps enseignant attentif au fait que, seules, peuvent être organisées les manifestations de ce genre qui ont préalablement reçu l'assentiment des autorités scolaires, — Commission scolaire ou Direction de l'Instruction publique — ceci afin d'éviter tout abus.

La Direction de l'Instruction publique.

Partie non officielle

La thèse de doctorat de M. le professeur Both

II

Le dessein du P. Girard était de former la personne entière, l'homme, le citoyen, le chrétien, dans son langage, son esprit, son cœur, ses multiples activités. Le moyen ? La langue maternelle, et non pas même l'ensemble des branches qu'on dénomme ainsi, mais la syntaxe des propositions. La syntaxe des propositions constitue l'épine dorsale du *Cours éducatif*, flanquée, d'une part, d'exercices de conjugaisons, d'autre part, d'exercices de vocabulaire qui s'achèvent en compositions et en récapitulations.

Voilà qui nous étonne ? Le moyen est-il bien adapté à la fin ? La syntaxe grammaticale a-t-elle des propriétés éducatives telles qu'on puisse en attendre la formation de l'homme complet ? Enigme que ne résout nullement l'*Enseignement régulier*. Celui-ci expose bien ce que son auteur a voulu. Et ce n'est pas peu. Cultiver l'esprit d'abord ; il entend la culture des sens, de l'intelligence, de la mémoire et de l'imagination, chaque faculté en son temps. « Le sens domine, et après lui l'imagination... L'intelligence est en retard, tandis qu'elle doit prendre le dessus. » Cultiver le cœur, c'est-à-dire « les inclinations pures, bienveillantes et nobles » ; inclinations personnelles : impressions des sens, jouissances intellectuelles, estime de soi ou sentiment de dignité personnelle, amour de l'estime ou de la bienveillance d'autrui ; inclinations sociales : reconnaissance, pitié, bienveillance, confiance ou penchant à la croyance, penchant à l'imitation ; inclinations morales : amour du bien, respect pour le bien, sentiment du devoir et du mérite ; inclinations religieuses : piété envers le Père céleste, croyance en Dieu, respect et gratitude envers Dieu, foi en Notre-Seigneur, amour du Sauveur. Oui, tout cela, et même davantage encore.

La grammaire a-t-elle le pouvoir d'éveiller ces inclinations, de les nourrir de pensées et d'intentions, de les faire aboutir en résolutions volontaires, puis en persévérante action ? On peut répondre nettement : non. La grammaire est un recueil des règles conventionnelles qui régissent l'expression orale et écrite d'une langue donnée à un moment donné. S'il est une branche indifférente et vide, c'est bien celle-là. On pourrait retourner *à fortiori* à l'auteur du *Cours* les objections très pertinentes qu'il adressait à Pestalozzi au sujet de sa confiance exagérée en la vertu des mathématiques. Les mathématiques se fondent sur une réalité : les propriétés quantitatives des corps. Les règles grammaticales sont de pures conventions sociales, illogiques et variables. Sans doute, des analystes subtils y saisiront-ils quelques traits du génie d'une langue ; ils n'y réussiront qu'en comparant diverses grammaires, la grecque et la latine à la française, par exemple. Les bons élèves des classes supérieures des collèges y verront quelque chose. Les bons élèves des universités y parviendront à peu près. Mais les écoliers primaires ?

Cependant, le P. Girard n'est pas un pédagogue négligeable. Il a pratiqué pendant dix-neuf ans cet enseignement. Il déclare en avoir obtenu les résultats qu'il en attendait. L'énigme demeure donc après la lecture de *l'Enseignement régulier*, où l'auteur nous dit bien ce qu'il veut et pourquoi, mais non pas comment il aboutit à cette formation de l'homme, du citoyen et du chrétien qu'il vise et poursuit avec obtination.

La clé de l'énigme se trouve dans le *Cours de langue*. Mais il ne suffit pas de chuchoter : « Sésame, ouvre-toi », pour que celui-ci livre son secret. Le *Cours* est une forêt inextricable, une forêt vierge même, car ils sont peu nombreux ceux qui y ont pénétré. Puisque M. le professeur Both a mis des mois à l'explorer dans tous les sens, bénéficions de ses trouvailles.

L'éducation de l'homme complet, ce n'est pas la grammaire qui l'opère ; ce sont les idées que l'instituteur suggère dans les exercices qui servent d'application aux règles de syntaxe et de conjugaison, notamment les récapitulations. Le maître ne peut atteindre directement, pour les amener au bien, ni la volonté ni le cœur de ses élèves. Il peut, par contre, leur faire admettre des idées justes, et si ces idées ne sont pas simplement apprises en vue d'une prochaine récitation, mais acceptées par la volonté comme directrices de la conduite, mais désirées par le cœur comme fondant seules l'estime de soi et la satisfaction de la conscience, alors, elles sont efficaces, alors ces pensées sont réalisatrices de vie : « Nous pouvons peu à peu habituer nos élèves à penser avec justesse. Il s'agira de leur inspirer des idées lumineuses qui puissent éclairer leur marche vers la vérité et leur faire toujours motiver ce qu'ils avanceront, et juger de même de ce qui paraîtra dans leurs leçons. »

Ces idées justes se trouvent d'abord éparpillées dans les innombrables exemples du *Cours* ; il y en a plusieurs milliers. Et ce ne sont pas les propositions banales et neutres de nos grammaires ; toutes, sont chargées d'un contenu de vérité relatif à la nature, surtout à la conduite morale et sociale de l'enfant et de l'homme, à sa foi et à sa pratique religieuses. On peut affirmer qu'il n'y a guère de situations dans la vie auxquelles ne correspondent quelques jugements indiquant comment on doit s'y comporter. Or, le P. Girard exige qu'on explique le fond de vérité de ce jugement, qu'on se prononce sur sa moralité, qu'on prenne parti à l'égard du conseil qu'il insinue ; ensuite, seulement on l'examinera sous son aspect grammatical. Cet entraînement commence entre sept et huit ans ; il se prolonge pendant plusieurs années. Et l'on peut en croire l'auteur, lorsqu'il

affirme que par ces exercices de réflexion, « c'est la conscience du moi humain qu'il donne au novice de la vie, la conscience de ce qu'il perçoit par ses organes, de ce qu'il pense, de ce qu'il aime ou redoute, de ce qu'il peut ou ne peut pas, de ce qu'il paraît, de ce qu'il est... C'est l'habitude de regarder dans son intérieur qu'il faut donner à l'enfant, pour l'amener vers l'âge mûr ». Disons-nous autre chose, quand nous demandons de l'école qu'elle crée dans les élèves qu'elle livre à la vie une « mentalité », une « attitude intérieure » à l'égard des grands devoirs qui vont leur incomber en tant qu'hommes, citoyens et chrétiens.

Seulement, ces vérités fragmentaires et éparpillées ne sauraient constituer une « mentalité ». Il faut qu'elles s'organisent en un corps de doctrine inébranlable qui motivera tous les jugements, qui commandera toute la conduite, qui fondera solidement la personnalité. Le P. Girard était trop bon psychologue pour oublier ou négliger cette nécessité. A la fin du *Cours*, alors que l'enfant atteint sa douzième année, il ramasse en un système cohérent toute cette poussière de pensées dont le cœur s'est épris, qui ont à diriger la conduite personnelle, sociale et religieuse de l'éduqué. Il les distribue en neuf centres d'études ou d'intérêt, comme nous dirions aujourd'hui : l'homme — la famille — la patrie (la société) — le genre humain — la nature et ses merveilles — le Créateur et le Maître de l'univers — la vie de l'homme au-delà du tombeau — le Sauveur des hommes — la morale de l'enfance. On le voit, c'est vraiment la vie dans son ensemble qui est envisagée, et ce sont les objets essentiels à l'égard desquels le jeune homme doit adopter une attitude intérieure, une mentalité, s'il veut vivre en homme. Chacun de ces centres est divisé en chapitres extrêmement travaillés, chauds, vibrants, prenants, autant que clairs. Il y en a une vingtaine se rapportant à l'étude sur l'homme, autant pour l'étude de la nature. Combien actuels sont les sujets relatifs à la patrie et à l'humanité : « La patrie et la terre, la nation et le genre humain, voilà deux points importants que le *Cours de langue* mettra fréquemment devant la pensée et l'âme de ses jeunes écoliers. Ceux-ci ont leur patrie où la Providence a placé leur berceau ; par là même ils ont été incorporés à un peuple à l'exclusion de tout autre. Ce peuple et cette patrie les touchent de très près et immédiatement ; ils ont reçu de tous deux d'incalculables bienfaits qu'ils n'ont pas reçus d'une autre nation ou d'un autre pays... » Mais l'amour de la patrie ne doit jamais se tourner en hostilité à l'égard d'autres nations. Aussi le *Cours* veut-il prémunir la jeunesse « contre ce prétendu patriotisme qui ne sent rien pour le genre humain, qui méprise tous les peuples et qui est disposé à les immoler tous dans l'intérêt d'un seul, et même à sa vanité... Toutes les nations paraîtront dans notre *Cours de langue* comme autant de sœurs de même nature et de même origine... Nous aurons soin de faire envisager un frère dans l'étranger. »

Une préoccupation le hantait, qui n'apparaît plus guère dans notre pédagogie trop exclusivement tournée vers le monde extérieur : c'est « l'habitude de regarder dans son intérieur qu'il faut donner à l'enfant ». Plus que la connaissance de la nature importe la connaissance de soi-même. Le P. Girard veut qu'en sortant de l'école primaire le jeune homme possède cette connaissance de soi-même et cette habitude de regarder en soi. De là ces conversations d'une mère avec sa fille sur la différence entre l'âme et le corps, sur l'âme en opposition avec le corps et, avec son fils, sur la distinction des esprits et des corps. De là cette admirable *Psychologie de l'enfance*, un dixième centre d'études, où l'adolescent médite sur l'esprit et ses organes, les facultés intellectuelles, la conscience, l'amour de soi et de l'humanité ; l'amour du vrai, du beau et du bien, l'élan de

l'âme vers Dieu et vers l'immortalité, la vie de l'âme, réflexions qui appellent comme une réaction intime et personnelle aux vérités plus objectivement présentes antérieurement. L'habitude du retour sur soi, non pour s'admirer, ni pour se justifier, ni pour constater ses déficiences et s'en décourager, est la condition essentielle de toute vie personnelle ; on n'est homme que si l'on sait revenir aux vérités fondamentales que l'on a installées au cœur de sa conscience pour en inspirer toutes ses intentions et tous ses actes, pour vérifier si la conduite est bien dirigée dans la ligne de la moralité et de la religion chrétiennes. Cette connaissance de soi et ce retour sur soi étaient considérés par les Grecs comme le sommet de la sagesse. De cette sagesse, le P. Girard pense que l'élève de nos écoles doit en être muni, et justement au moment de l'adolescence.

L'adolescence est une crise psychologique qui commence vers la douzième année et précède généralement la crise physique de la puberté. Elle consiste en un éveil douloureux — et dangereux — de la personnalité entière, idées, sentiments, déterminations de la volonté propre ; mais cette personnalité se heurte à son milieu ; elle doit cependant s'y insérer, s'y adapter, ce qui ne se fait pas sans quelques frottements, qui peuvent aller jusqu'à la révolte. L'école a donc pour tâche, d'une part, d'aider la jeune personnalité à prendre conscience d'elle-même, à se constituer, à s'affermir ; d'autre part, de l'aider à s'adapter à son entourage immédiat, à son village, à sa paroisse.

« On pardonnera à un vieillard de parler de lui-même », dirai-je avec le P. Girard. Alors que l'on écarte silencieusement, comme des utopies, les adaptations de notre pratique scolaire à des temps et à des besoins nouveaux que j'ai proposées depuis quinze et vingt ans, ce me fut un réconfort de constater, grâce à l'étude minutieuse de M. Both, combien fidèlement je suivais sans le savoir les suggestions du P. Girard. Qu'ai-je proposé pour les grands élèves de nos cours supérieurs auxquels s'en va ma particulière sollicitude, parce que je sens que ce dont on les nourrit est insuffisant, parce qu'ils seront, dans cinq ans, le village et la paroisse, pour asseoir leur personnalité en devenir ? De créer au centre de leur conscience un noyau fort, inébranlable, de vérités absolues, infrangibles — car venues de Dieu — mais noyau de vérités vivantes, auxquelles ils sont habitués à se référer pour inspirer leurs initiatives, soutenir leur énergie, redresser leurs erreurs, diriger toute leur conduite à l'égard d'eux-mêmes, à l'égard d'autrui, à l'égard de Dieu ; donc il s'agit de leur faire prendre parti, de leur faire adopter une attitude intérieure ferme et définitive à l'égard des grands devoirs qui vont leur incomber au sortir de l'école : travail, relations avec leur entourage, devoirs à l'égard du pays et de la nation, à l'égard de l'humanité, à l'égard de Dieu. Puis il faut les initier pratiquement à la réalisation de cette « mentalité » dans les circonstances où ils se trouvent, dans le milieu naturel et social « où la Providence a placé leur berceau », en somme, adapter le jeune homme au village pour qu'il y serve le pays, l'adapter à la paroisse pour qu'il y serve l'Eglise. On est quelqu'un, on vaut quelque chose, non point par ce que l'on sait, encore moins par ce que l'on a su réciter, mais par ce que l'on pense, et surtout par ce que l'on fait conformément à ce que l'on pense. D'où ce souci constant, et même douloureux, que devrait avoir le maître, que chacune de ses leçons change en mieux quelque point de la « mentalité » de ses grands garçons, éclaire et affermis en quelque point leur attitude intérieure à l'égard de leurs devoirs essentiels, et, plus encore, que chaque semaine apporte quelque progrès de leur comportement dans le village et la paroisse en vue d'un travail plus intelligent, plus exact, mieux fini, en vue de plus d'entr'aide, de compréhension mutuelle, en

vue de mœurs meilleures et d'une pratique religieuse plus consciemment et volontairement consentie.

Deux moyens y serviront : l'observation réfléchie du milieu naturel et social, et la lecture. Revenant au *Cours éducatif* du P. Girard, on peut regretter qu'il soit trop exclusivement resté dans le raisonnement abstrait sans avoir recommandé d'utiliser l'observation des mœurs et coutumes du milieu où se trouvent les élèves ; et surtout d'avoir centré ses leçons éducatives sur la syntaxe des propositions au lieu d'en avoir fait l'objet de lectures expliquées et méditées. Il s'est obstiné à faire de la grammaire la branche de formation par excellence et jamais il n'a fait allusion à l'importance de l'enseignement régulier de la lecture comme branche-outil de la culture de l'esprit et du cœur. Objectera-t-on que de tels livres n'existaient pas ? Le P. Girard était à même d'en faire un, et de quelle qualité ! simplement en éditant à part ses récapitulations. Regrettons encore cette moralisation à outrance dans une tonalité trop uniformément douceâtre, qui, à la longue, doit fatiguer les jeunes gens et les dégoûter. Ici encore, un appel aux réalités du milieu pourrait être à la fois plus concret et plus efficace : observer ce qui se fait communément — constater qu'on pourrait faire mieux — prendre la résolution de faire mieux et s'y mettre immédiatement.

Amener l'intelligence à saisir un ensemble de vérités vitales, le cœur à s'éprendre d'elles, le vouloir à les traduire en actes, voilà les trois étapes de la formation d'une personnalité ; voilà le sens de la belle formule inscrite en tête du *Cours* : « Les mots pour les pensées, les pensées pour le cœur et la vie. »

E. D.

Les sports d'hiver et l'école

Il est incontestable que les sports jouissent auprès de notre jeunesse (et combien d'ainés qui s'y mettent résolument !) d'une faveur considérable. Nous songeons spécialement aux sports d'hiver, au ski tout particulièrement.

En face de l'élan commun de tous ces jeunes pour une cause qui mériterait d'être mieux connue et comprise, les éducateurs vont-ils s' « ankyloser » dans une attitude passive ou courir à pas hésitants à côté de la piste déjà battue ? Serait-il raisonnable que des membres du corps enseignant se missent même à déplorer cet emballement sportif, sous prétexte qu'il y a des abus ? Mais c'est précisément pour ne point laisser dévier le sport de son véritable but, lui donner sa vraie raison d'être, que l'école doit intervenir.

Ces abus, dont on se plaît parfois à faire état, ne sont pas une invention des temps modernes. La Grèce antique a déjà connu les exagérations de l'entraînement ; on a dû réagir contre ces athlètes, aux mains d'entraîneurs et de « managers », qui, tendant à devenir des êtres anormaux, cherchaient à faire du sport une profession. Ce sont ces mêmes dangers qui menacent nos athlètes modernes et qui ont fait écrire à Georges Duhamel : « Le sport n'est plus, pour beaucoup, un harmonieux amusement ; c'est une besogne harassante, un surmenage pernicieux, qui excède les organes et fausse la volonté. Trop vite spécialisé, l'athlète ne se développe pas dans un heureux équilibre. »